

le mois

Jean-Paul II Superstar

Albert Bastenier

Tout au long des trois décennies qu'aura duré le pontificat de Jean-Paul II, c'est à l'avènement du « catholicisme médiatique » que l'on aura assisté. Quels sont les ressorts profonds de l'hypermédiatisation contemporaine du christianisme romain et de la mise en scène du pape jusque dans ses souffrances intimes? Réflexions sur le passage d'une théocratie à une « théatrocrite » chrétienne.

En 1979, un an à peine après son élection au siège romain, le *Times* le surnommait déjà Jean-Paul Superstar. Depuis lors, au cours des trois dernières décennies, il n'aura cessé d'attirer l'attention sur lui par la médiatisation de plus d'une centaine de déplacements internationaux, de ses bains de foule télévisés lors des Journées mondiales de la jeunesse ou encore des cérémonies triomphales au moment du Jubilé

de l'an 2000. Par contagion, ses apparitions hebdomadaires à la fenêtre de ses appartements, place Saint-Pierre, en furent elles-mêmes progressivement dotées d'une souveraineté symbolique jamais atteinte antérieurement. Manifestement, le souci principal à Rome au cours de ces années fut celui d'assumer d'une manière renouvelée l'universelle présence de l'Église à l'histoire. Sur la grande scène de l'espace média-

tique et son jeu d'apparences, où tiennent absolument à se situer aujourd'hui tous les dirigeants de la vie collective, l'impératif devint celui de la visibilité d'un pontife agissant sur l'imagination des masses. Et au cours des derniers mois, c'est au travers de la scénographie dramatique des souffrances d'un malade en phase terminale, nullement dissimulées mais érigées au contraire en une ultime et exemplaire monstration, que Jean-Paul II a recouru aux cérémoniaux et aux rites de la scène qui lui ont fait occuper jusqu'à l'extrême les premiers rangs du star-system. Il a parachevé ainsi la création d'un nouveau mythe: celui du pape-vedette, dont tout dépendrait.

L'AVÈNEMENT DU CATHOLICISME MÉDIATIQUE

Occuper universellement la scène! Est-ce en cela que réside la principale réponse de l'Église catholique à la mondialisation? Il faudra revenir en finale sur cette délicate question. Mais, c'est cela du moins, cela surtout, qui aura

constitué l'infléchissement le plus caractéristique donné par Karol Wojtila et ses conseillers à la fonction pontificale. Car si Jean-Paul II n'a pas manqué d'admirateurs qui ne doutèrent point que sa pensée théologique, diplomatique et politique fut d'une plus grande importance pour l'Église et pour le monde qu'aucune autre depuis la Réforme¹, il faut raison garder: ce n'est assurément pas sur cette base-là que son nom risque de se graver dans les annales religieuses contemporaines. Tôt ou tard devra bien apparaître, au bilan des historiens, que les orientations profondes de ce long règne n'ouvrirent aucune perspective réellement novatrice face aux épineuses questions qui n'ont cessé de scander le déclin du catholicisme depuis les premiers moments de sa rencontre avec la culture des sociétés modernes: affirmations doctrinales rigides, posture autoritaire, refus d'une société sécularisée, rejet de toute véritable autonomie du sujet, repli identitaire plutôt qu'exploration des questions du pluralisme, répression vis-à-vis de ceux

qui s'écartent de la ligne officielle.

Toutes ces tendances sont bien connues des vaticanistes. Elles résument les nombreuses incertitudes quant à l'avenir et demeurèrent comme autant de questions posées au terme d'un pontificat qui se sera illustré par une tentative de reprise en main de la discipline ecclésiastique plutôt que par la lucidité au sujet de la situation historique du christianisme romain. Car si l'épisode qui vient de se clore sur le siège de Pierre fut indéniablement porté par le courage et les convictions sans faille d'un homme, il s'avéra être néanmoins, quoi qu'on en ait dit, un épisode défensif et même régressif. Cela se traduisit par une trentaine d'années d'enfermement identitaire, sous la houlette du cardinal Ratzinger auquel Jean-Paul II abandonna la gouvernance dogmatique de l'Église durant toute la durée de son mandat. De ce dernier dont on sait que le projet de réduire à rien le concile Vatican II était parfaitement clair et qu'il ne s'en cachait d'ailleurs pas — ont dit à Rome que, bien plus attaché à la tradition que le pape, il fut l'un des plus ardents partisans des absences du pontife: les « vacances romaines » du pape voyageur furent autant de moments favorables à la régression vers la conception toute faite et intemporelle de la vérité religieuse, dont il se fit le promoteur.

¹ C'est l'avis du moins de l'un de ses biographes attitrés, George Weigel, professeur à l'Université catholique de Washington, pour lequel les choses paraissent entendues. Uniment enthousiaste à l'égard du pontificat qui s'achève, la seule interrogation restrictive que s'autorise ce représentant de la droite catholique américaine procède de son étonnement « qu'un pontificat aussi intellectuellement assuré que celui de Jean-Paul II n'ait pas cherché à favoriser un développement de la tradition de la guerre juste afin qu'elle corresponde aux exigences de la situation politique et militaire contemporaine... et à l'action militaire préventive contre les États voyous » (Cfr *Jean-Paul II, témoin de l'espérance*, Paris, Jean-Claude Latès, 2001).

Cette pseudo-détention de la « vérité définitive » — et l'inacceptable extension de l'infaillibilité pontificale qu'elle suppose — renoue évidemment avec le processus de *romanisation du catholicisme* qui, jusqu'à Vatican II, fut une constante du XX^e siècle.

On demeure néanmoins stupéfait de ce que, en ce début du troisième millénaire, tant de hauts dignitaires qualifiés et patentés de l'Église catholique font mine de souscrire à cette version désormais intenable de la foi chrétienne. La raison kantienne semble à vrai dire n'avoir toujours aucune once de légitimité à leurs yeux. Et la « révélation » ne pouvant donc faire l'objet d'aucun débat véritable, puisque le pape et sa curie l'auraient reçue telle quelle de Dieu, nombre de prélats de par le monde gardent le silence face à la démesure de pareille prétention, intellectuellement aussi honteuse aujourd'hui dans le chef du pontife suprême que la sottise dévotion qu'il affiche publiquement pour la vierge de Fatima, dont lui vient sans doute son crédo antimoderne.

Si figée que fut sa conception du christianisme, on ne saurait minimiser cependant l'impulsion que donna Jean-Paul II à un nouveau style de leadership ecclésiastique. Il a même frappé les esprits par une manière d'occuper la scène qui l'a régulièrement fait passer

pour moderne. Et le pape, de fait, est ainsi devenu l'une des figures cathodiques majeures de la spiritualité syncrétique qu'offrent désormais les médias. Aucun de ses prédécesseurs n'aurait sans doute conçu que la symbolique de la charge romaine puisse être médiatisée de cette façon. À un point tel d'ailleurs que, même ceux qui ne désespèrent pas voir l'Église catholique adopter à l'avenir un autre ton et un autre style, craignent qu'un engrenage ne se soit ainsi mis en route et imaginent difficilement que son successeur ne se sente pas obligé d'y sacrifier. Mais surtout, aucun jusqu'ici n'avait cherché comme lui à disposer du monde comme d'un théâtre. Face à la crise du religieux et au lent déclin de l'influence ecclésiale sur le monde, ce pape aura cherché tout au long de son règne à promouvoir avec une rare énergie et sur tous les fronts, sa vision arrêtée du message évangélique. Comme s'il avait juré de mener presque à lui seul la nouvelle évangélisation dont il avait lancé le mot d'ordre. Et, au terme de ce pontificat, jamais sans doute l'image de la papauté ne se sera aussi bien portée, alors que la part d'évangile dont l'Église catholique est dépositaire se porte aussi mal.

L'angoisse de Jean-Paul II fut peut-être de voir l'*aggiornamento* catholique entamé à Vatican II

tourner en une catastrophe analogue à celle que devint finalement la *perestroïka* entamée par Mikhaïl Gorbatchev dans l'empire soviétique. Le pape aimait pourtant laisser entendre que cette dernière n'était elle-même pas étrangère à sa croisade personnelle contre le communisme. Mais dans un registre moins légendaire, sans doute conviendrait-il d'admettre que l'avantageuse posture de « géant du siècle » attribuée par certains au dernier en date des successeurs de Pierre, ne s'est construite qu'avec le soutien sans faille des méthodes de marketing que les producteurs « d'évènements » et l'art des communicateurs se révèlent capables de mettre en œuvre aujourd'hui. Car de toute évidence et plus d'une fois, ce ne fut pas l'inédit de l'action du pape qui mérita la médiatisation. Ce qui créa l'évènement fut plutôt l'hypermédiatisation délibérée de l'activité papale.

L'HYPERMÉDIATISATION D'UN PAPE VEDETTE

L'avènement d'un catholicisme médiatique, sorte de reconquête de l'espace public par un « héros de la foi », doit ainsi beaucoup à des entrées en scène soigneusement préparées en vue de conférer le meilleur rendement à leur retransmission. Dans cette opération « marketing oriented », même le visage torturé et le corps

meurtri de cet homme brisé par l'âge ne devaient finalement être gaspillés. Ils furent au contraire prêtés aux caméras qui, dans un style qu'inventa C.N.N. en d'autres circonstances, se firent un devoir d'offrir en *live* au monde entier une leçon de « valorisation catholique de la souffrance ». « La vie est plus puissante que la mort », se contenta de conclure le cardinal Danneels face au visage grimaçant de douleur d'un pape aphasique au soir de Pâques sur la R.T.B.F. « Il y a beaucoup de semences de mort dans notre monde. L'Église continue de le dire. C'est peut-être scandaleux, mais elle le fait », ajouta-t-il lacriquement. N'eut-il à cet instant aucune réserve à l'égard de ces images? Non pas que l'on puisse prétendre qu'elles furent volées au pape qui ne les aurait pas voulues ou assumées. Mais le cardinal pouvait-il ignorer que beaucoup se demandent aujourd'hui si, depuis plusieurs années, Jean-Paul II n'a pas été l'objet du pire des chantages de la part de prélats de la curie qui manipulèrent sa conscience. Car les institutions, fussent-elles religieuses, sont des monstres froids dont certains représentants n'hésitent pas à broyer les individus en fonction de ce qu'ils croient être leur intérêt. Et l'on sait d'ailleurs fort bien que ce genre d'opération avait déjà eu lieu au cours des dernières

années du règne de Paul VI: à lui aussi, amoindri par la maladie, son entourage fit partager une vision effrayante du monde et de l'Église pour qu'il s'oppose sans concession et jusqu'à son dernier souffle au « vide nihiliste de la modernité ».

La télévision est l'une des puissances fascinatrices principales de la société actuelle, le grand médium du passage du monde de l'écrit au monde de l'image. À partir de là, certains ont pu penser qu'il suffirait d'un style qui passe bien dans les médias et d'une spectacularisation de l'Église pour la faire sortir de la crise de crédibilité qu'elle traverse. En somme et tout simplement, organiser la publicité de l'Église avec des moyens adaptés. Que n'y avait-on pensé plus tôt!

Or, même si l'intervention de la télévision concerne évidemment certains aspects névralgiques de la socialisation religieuse, elle n'a pas cette puissance-là. Cela ne dispense pas néanmoins de s'interroger sur la manière dont les croyances religieuses y sont présentées. C'est-à-dire sur les caractéristiques de ceux qui les propagent et de ce qu'ils font objectivement en les propageant. En attirant ici l'attention sur la signification de la médiatisation intense du pontificat de Jean-Paul II, il ne s'agit pas de donner à croire que,

avec son aide, l'Église catholique serait capable d'établir un nouvel empire sur les consciences. Les mass media exercent leur influence dans la mesure où ceux qui les utilisent se laissent influencer par eux. Le bilan des recherches accumulées depuis cinquante ans nuance fortement la thèse catastrophiste des théoriciens de l'École de Francfort pour lesquels les médias détenaient une puissante capacité d'homogénéisation et de massification de leur public. On sait désormais qu'ils n'ont que des effets limités et conditionnels et que leur influence dépend en grande partie de l'interaction qui s'instaure entre l'émetteur et le récepteur dans l'interprétation des messages. Toutefois, même si l'on peut affirmer qu'il n'existe tout compte fait pas de culture des masses conditionnées au sens où l'entendaient les critiques de l'industrie de la communication, cela ne revient pas à dire que les médias sont négligeables dans leurs effets et qu'il n'existe pas de rapports de domination et de dépendance dans ce domaine. La question demeure donc posée: comment l'Église catholique se sert-elle des mass media et quelle influence cette utilisation a-t-elle sur ses structures idéologiques et d'organisation? Il y a là une évidente source d'inquiétude pour ceux que l'avenir du christianisme ne laisse pas indifférents.

LORSQUE ROME PARODIE L'UNIVERSALISME MÉDIATIQUE

S'il fut une époque où l'on stigmatisait l'incapacité de l'Église catholique à entrer dans l'ère des médias, le pontificat qui vient de s'achever fut plutôt celui au cours duquel l'autorité ecclésiastique à son plus haut niveau opta résolument pour sa propre mise sur orbite médiatique. Et si Jean-Paul II n'inaugura pas la chose, il lui donna cependant une impulsion décisive, personnelle et nouvelle. Car il comprit, mieux que tout autre au sommet de l'Église, la logique, les codes et les arcanes des techniques contemporaines de la communication. Mais au travers de son action, quel type d'alliance Église-médias s'est-il construit? Comment comprendre qu'au moment même où l'emprise religieuse instituée se défait, l'emprise communicationnelle progresse au contraire et soit en train de devenir la première réalisation impériale et véritablement universelle de la religion de notre temps?

C'est à ce propos qu'il faut revenir au pari que tente sans doute de gagner l'universalisme catholique rattrapé et concurrencé par la mondialisation séculière. Avec les médias, notre relation au réel s'est indéniablement transformée. Passant par le recours quotidien à la

représentation iconique, l'universalité est devenue pour une large part télévisuelle en prenant la forme presque rituelle d'un branchement machinique au monde. Un cadre lumineux déverse des millions de choses qui s'annulent les unes les autres dans une spirale vertigineuse. À leur propos, l'urgence fait office d'analyse et on se demande quel besoin il pourrait bien y avoir de les approfondir puisque que les sujets qu'elles abordent sont déjà balayés par d'autres tout aussi urgents. Par l'immersion dans cette communication médiatique, notre quête de sens demeure pourtant dans l'attente illusoire de l'instant où, dans un splendide isolement, ce que nous avons de plus intime parviendrait à entrer en fusion avec ce que nous entretenons d'aspirations les plus universelles.

Lorsque la religion romaine à son tour parodie le fonctionnement des médias dans la propagation d'une universalité télévisuelle, la croyance en une pérennité du sens semble consacrée par l'omniprésence et la permanence de la fonction pontificale. Toutefois, les instants communionnels autour du pontife y deviennent bel et bien un virus pour les foules en mal d'esthétique collective. Pari perdu donc, car si le recours de millions d'individus aux technologies de la communication démontre la persistance d'un

besoin sacré de communion, ce que met en partage le théâtre quotidien du monde déréalisé que produisent ces technologies n'est, dans son fond, qu'une simulation collective de l'indifférence. La quête religieuse était l'aspiration à une autre universalité que le cosmopolitisme abstrait et vide dans lequel s'enferme la médiatisation. N'est offerte ici à l'inverse qu'une totalité aux antipodes de l'évangile en ce qu'elle se contente de prendre la forme simplifiée d'une gangue cosmico-hiérarchique. La vitalité du christianisme et le service dont il se réclame se situent dès lors dans une capacité d'englobement multitudinaire plutôt que dans une capacité reconnue à chacun de penser et de se penser effectivement « pour le monde » par le consentement et la solidarité. Dans une telle confusion entre le monde vivant et le monde montré auquel s'arrête le culte de l'image, il n'y a plus aucune raison pour que les relations humaines s'établissent.

THÉOCRATIE ET THÉATROCRATIE CHRÉTIENNE

Une telle mise sur scène du pouvoir religieux renoue — bien que sur un mode mineur — avec le jeu dramatique d'une théocratie universelle, où les dirigeants recourent sans cesse aux symboles de leur puissance. Ils y retrouvent

une capacité de gérer les émotions collectives, mais pour ne redonner stabilité et ordre qu'à un christianisme mou. Celui où la figure du militant se substitue de plus en plus celle du chrétien virtuel distrait et passif, dont l'adhésion flottante est moins attentive aux options de fond qu'au spectacle de la média-religion. Celui où, comme dans l'univers de la média-politique dans laquelle la démocratie s'exténue, l'importance de la personnalité des leaders s'accroît sans cesse et où l'on attend moins d'eux des programmes qu'une capacité de maîtriser les techniques de la communication. Un christianisme finalement qui ne substantialise plus aucune utopie porteuse d'espoir de changement et dont l'idée de transcendance qu'il véhicule n'existe déjà plus qu'à l'état de rémanence. Telle une image qui demeure après la disparition du stimulus, l'attraction persistante mais résiduaire de ce christianisme ne saurait plus être saisie comme une nouveauté décisive qui s'introduirait dans la culture humaine. Il n'est plus, à peine, que ce que chacun parvient à faire de sa solitude.

Mais comment comprendre finalement les ressorts profonds du consentement sinon de la complaisance des plus hautes autorités ecclésiastiques dans la mise en œuvre d'une telle opération de visibilité médiatique du christianisme, où toute l'importance est désormais accordée à l'image, et qui, entraîné aux confins de sa propre logique, débouche ultimement dans sa déréalisation ?

Cette nouvelle théatrocration chrétienne — vision religieuse du monde où le trompe-l'œil devient en quelque sorte la règle d'un jeu où l'on se satisfait de l'adhésion molle des spectateurs — pourrait bien découler de ce que ses promoteurs demeurent pénétrés de la conviction que leur Église a davantage besoin de force et de puissance institutionnelle que de profondeur évangélique. Pour cette raison, il n'est nullement question d'abandonner sa longue tradition d'alliance avec les lieux de pouvoirs existants. Il se fait simplement que les nouvelles puissances sociales se trouvent du côté des médias, auxquels aucun des professionnels de la politique et les États eux-mêmes ne manquent pas de sacrifier aujourd'hui.

Le pontificat qui s'est achevé pourrait alors être vu comme celui qui, consciemment ou inconsciemment, inaugure une nouvelle phase dans la longue histoire qui se poursuit : celle de la diplomatie vaticane qui délaisse les cabinets politiques au profit des studios où s'élaborent la communication de masse, les « événements » et les succès liés au vedettariat. Bien des évêques de la nouvelle vague nommée par Jean-Paul II sont assurément assez « modernes » pour entrer dans ce jeu. Il ne devrait pas manquer de cardinaux non plus disposés à « sauver » l'Église à l'aide de pareille stratégie. Car après tout, une telle auto-sacralisation médiatique de l'institution religieuse ne fait assurément pas autre chose que perpétuer une longue tradition de domination des esprits. C'est toujours la puissance rituelle de la fonction hiérarchique d'une religion de prêtres qui est ainsi exaltée. ■